

Sur la glace

« La vie polaire ne permet aucun maquillage, aucun subterfuge, aucune tricherie. On se montre tel qu'on est : l'homme qu'on est au fond de soi et qu'on ignore soi-même. »

Paul- Émile Victor

28 mars 2018 – 8h30

« – Alors, hâte de revenir ?

– Oui... et non !

– Ah ! C'est sympa !

– Mais non, Maman. Vous me manquez trop ; j'ai hâte de revenir à la civilisation mais en tant que glaciologue, il faut bien admettre que c'était le rêve ici. Une fois à Orléans, c'est sûr que le continent blanc va me manquer.

– Tu ne changeras pas. Tu seras toujours une Robinson Crusoé ; notre Robinson Crusoé. Et c'est comme ça que ton papa et moi t'aimons. Donc là, comment ça se passe concrètement?

– Je quitte Dumont d'Urville en hélico dans une heure. Direction l'Australie. J'pars de Sydney j'crois dans quatre jours. J'arrive à Roissy le 2 avril comme prévu.

– Très bien, chérie. Tu peux compter sur nous. C'est parfait : nous pourrons fêter ton vingt-septième anniversaire du coup.

– Carrément. Bon, j'dois vous laisser. La liaison satellite est très demandée. Gros bisous. Je vous aime.

– On t'aime aussi, chérie.»

Je lançai le téléphone satellite Iridium à Luca. Délaissant son sempiternel café, il rattrapa tant bien que mal ces 247 grammes... d'une valeur de 1500 euros. Il m'injuria en italien : « – Sophie Garancières, la ragazza pazza!! » ce qui constituait toujours l'un de mes petits plaisirs de mon séjour au camp.

Six mois !

Six mois déjà que je faisais ma Robinson dixit Maman au camp scientifique Dumont d'Urville localisé en Terre d'Adélie. Autrement dit les terres antarctiques françaises. Le continent blanc. Le pied, le must, le summum pour une glaciologue ! Six mois entre -60° et la température estivale maximale s'élevant à 5°.

Six mois à éprouver cette fierté de faire partie des 1500 élus du monde scientifique à habiter cette contrée moins connue que la Lune.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin. Je terminai ma valise et me regardai une dernière fois dans le miroir de ma chambre.

Une dernière fois à mater mes 1 mètre 67 de démarche masculine dominée par ma crinière blonde et ma grosse paire de seins, uniques éléments de féminité que je laissais transparaître dans ce

monde exclusivement masculin. Une dernière fois en me promettant de revenir le plus vite possible.

28 mars 2018 – 9h30

Bien emmitouflée dans mes trois couches de vêtements imperméables noirs surplombant mon petit piolet de poche et mes bottes grises à crampons, je partis à la rencontre du début de l'hiver antarctique et de ses – 39 degrés.

J'enfilai mon casque de protection et piquai un sprint vers l'hélico en compagnie de Luca et de Gianluigi, un autre compère italien. Tous de retour au bercail.

L'hélico démarra illico laissant le camp loin derrière devenant rapidement un petit point noir au milieu de l'immensité du désert blanc. Nous restâmes silencieux et pensifs. Bien conscients de quitter un lieu extraordinaire pour repartir se draper dans les oripeaux de la banalité et de l'agitation vaine. Bien fatiguée, je décidai de piquer un p'tit somme bien mérité.

28 mars 2018 – 9h50

Ces italiens ! Ils ne peuvent pas me laisser tranquilles ! Luca me secoua pour que je me réveille pour voir je ne sais quoi. J'ouvris progressivement les yeux et...

Je découvris un putain de blizzard. Tempête de neige, faible visibilité et vents très violents prenant le dessus sur notre pilote australien dans le contrôle de l'appareil. Au milieu des cris de panique, l'hélico piquait du nez, tournoyait, tournoyait, tournoyait dans le néant blanc. On ne distinguait plus le blanc du ciel du blanc du sol. Luca et Gianluigi entamèrent leurs prières en italien tandis que...

28 mars 2018 – 9h55

J'ouvris un œil. Le gauche. Quel beau ciel blanc : pur, vide, immaculé ! Étais-je au Paradis ?

La levée d'un vent glacial me rappela le blizzard et accessoirement la merde dans laquelle je me trouvais.

J'essayai de me lever découvrant ainsi une épaisse fumée noirâtre surplombant l'épave de l'hélico complètement scindé en deux. Scindé en deux à l'instar du corps du pilote déjà bien congelé. Les corps inertes de Luca et Gianluigi demeuraient plantés à leurs places respectives.

Je m'avançai pour prendre leur pouls.

Pas de pouls.

C'est la première fois que je voyais un cadavre mais dans un élan égoïste, je ne commençai à penser qu'à ma propre survie. L'unique avantage était que le crash s'était déroulé juste au bord de la mer verglacée de Davis facilitant ainsi mes efforts de localisation mais...

Mais je me rendis alors seulement compte que j'étais dépourvue de casque de protection et...

Et que je ne parvenais toujours pas à ouvrir ce putain d'œil droit ! Sans casque, mon cil avait gelé bien collé à mes cernes sous les coups de boutoir des -39 degrés du blizzard.

Je me précipitai dans la carcasse encore fumante en me souvenant du thermos de café que Luca avait toujours avec lui. En espérant que la chaleur ait pu être conservée.

Je fouillai fébrilement le sac isotherme sous le regard fixe et impassible de Luca. Je trouvai enfin l'objet tant convoité et m'aspergeai le visage de café (encore assez chaud).

Une main sur le front. Une main sur la joue.

J'appuyai de toutes mes forces pour décoller ce foutu cil. Je pris ensuite un ciseau à ongles de ma valise pour essayer de couper les cils mais rien n'y fit.

Condamnée à rester pour l'instant borgne, je m'activai pour tenter de me localiser.

Rien. Tout était hors-service : radio de l'hélico, téléphones satellites, tablette GPS...

Me voici seule par - 39 degrés sur 14, 2 millions de km² de glace où résidait 1500 personnes à l'année !! Robinson Crusoe est un p'tit joueur à côté !

Je me sentis aussi cadavérique que Luca ou Gianluigi mais je décidai de ne pas céder à la panique! Je volai son casque de protection à ce pauvre Luca et commençai à remplir mon sac de vivres en tout genre : eau en bouteille, snacks, gants, lampes-torches...

Empiler pour me rassurer.

Sur le continent blanc, il faut constamment être en mouvement avec ce type de températures. Je décidai donc de longer la côte de la mer Davis . Mon seul et unique espoir était la base scientifique russe Mirny (la seule localisée sur cette mer).

L'avais-je dépassée ? Si je longe, suis-je à 20 minutes de marche ? Deux heures ? Deux jours ? Je me devais de tenter le coup. Tenter le coup pour ne pas mourir congelée à attendre les secours. Je pris ma respiration et entamai ma marche en profitant de l'accalmie générée par un temps devenu subitement plus dégagé. En mode survie.

28 mars 2018 - 10h10

« Putain ! Dites-moi qu' c'est pas vrai ! ».

Mes cris désabusés firent écho au silence pesant seulement perturbé par la mélodie lancinante de mes bruits de pas. Je venais alors de m'arrêter en plein effort ressentant couler le long de mes jambes une sensation de liquide s'ajoutant à de douloureux maux de ventre.

Mes règles ! J'avais mes règles !

Je sortis de mon sac à dos un paquet de mouchoirs, unique paravent anti-menstruations inclus dans le package de survie. Je devais limiter l'écoulement susceptible de geler sur ma peau et de gêner mes mouvements de marche. Engouffrant tant bien que mal ma main gantée sous les trois pantalons, les deux collants et le sous-vêtement thermique, j'essuyai rapidement le sang et plaçai

les mouchoirs le long de la paroi du sous-vêtement. L'air froid glaça mon entrejambe et mon vagin. Après l'avoir toujours été au sens figuré, me voici frigide au sens propre ! Il était temps de repartir.

28 mars 2018 – 12h10

La mer verglacée. Le désert de glace. Le blanc. A perte de vue .

Je continuai de maintenir mon rythme de marche rapide malgré mon vagin en mode remake de la Rivière rouge, des rations de survie limitées et des pieds en compote (ou en gelée). Ma marche d'automate fut soudainement interrompue par des beuglements transperçant le silence polaire. Les grognements s'intensifièrent de façon régulière et semblèrent de nature animale probablement des morses.

Après dix minutes, les cris ne n'estompèrent pas donnant l'impression de se rapprocher. C'est à ce moment-là que je distinguai une silhouette grisâtre au loin.

Un morse. Un morse seul paradoxalement éloigné de son troupeau.

Le morse demeure un animal inoffensif et sociable mais je n'avais pas le temps de faire mumuse avec lui. Ou plutôt elle car je constatai qu'il s'agissait d'une femelle. Je décidai de passer à sa gauche sans la regarder lorsque...

Lorsque ses grognements laissèrent place à des sifflements.

Chez le morse, les sifflements signifient : « DANGER ! ».

Derrière la femelle, j'aperçus alors trois enfants agglutinés derrière la peau luisante de leur mère. Les mères morses protègent violemment leurs enfants lorsqu'elles se sentent menacées... en commençant à siffler !

La femelle se rapprocha du haut de ses 1300 kilos et me donna un grand coup de défense sur la visière de mon casque. La visière était légèrement fissurée avec un petit impact : le froid entra instantanément. L'instinct maternel du morse venait de considérablement réduire mon espérance de survie.

Une fois de plus.

28 mars 2018 – 14h22

Malgré le froid polaire jusque l'intérieur de mon casque, je transpirai à grosses gouttes avec mes innombrables couches de vêtements et mes mouvements incessants.

C'est donc tout en sueur que je continuai ma marche dans ce paysage où rien n'avait bougé depuis des heures. J'étais...

Ahhhhh! Putain !

J' l'avais pas vu.

Une crevasse fermée recouverte par un foutu pont de neige qui s'écroula sous le poids de mon corps. Je comprenais mieux pourquoi les alpinistes partent toujours tôt le matin quand la neige est

bien dure. Me voici donc suspendue dans le vide à la seule force de mes bras et des crampons de mes bottes sur l'une des parois de glace de la crevasse. Mon sac à dos avait déjà fait la chute des environs 40 mètres de profondeur de cette maudite crevasse.

Je n'avais plus rien. Aucune eau, aucune nourriture, aucune chance.

Je ne cessai de me répéter : « Si je tombe, je meurs ! Si je tombe, je meurs ! ».

Je me souvins alors de mon piolet de poche présent comme son nom l'indique dans la poche de mon pantalon. Je tentai de basculer ma jambe droite pour l'élever afin d'atteindre le piolet mais rien n'y fit. La seule solution était de retirer ma main droite de la neige de la surface pour prendre le piolet en risquant fortement de chuter. Je plantai mes crampons le plus possible dans la paroi pour tenter de me stabiliser au maximum. Je retirai lentement mon bras droit et atteignit le si précieux piolet en le sortant délicatement de ma poche pour... Je m'...

Je plantai mon piolet de toutes mes forces dans la glace. Ainsi que mes crampons pour limiter la chute. J'étais bien redescendue de cinq mètres. Je pris ma respiration et commença ma remontée : coup de piolet, coup de crampons, coup de piolet... Je finis après un énième effort à revenir à la surface en m'étalant de tout mon long sur la neige. Que ça faisait du bien !

Non, je n'étais pas morte. Je n'avais plus aucun vivre, un œil fermé à jamais, tout le côté droit du visage entièrement congelé mais je n'étais pas morte.

28 mars 2018 – 14h58

La poisse!!

A l'instar des morses, me voici de nouveau dans la même situation au contact de la faune antarctique. Une femelle couvant d'une aile protectrice ses deux petits fraîchement nés sur la glace mais cette fois escortés par deux mâles.

Tout ce gentil petit groupe était composé de labbes.

Des oiseaux carnivores, charognards et opportunistes du continent blanc qui avaient déjà bien mauvaise presse à la base scientifique.

On les entendait s'entre-déchirer la nuit à proximité des bâtiments les pattes solidement ancrées dans nos détritrus.

Considérés comme des oiseaux hostiles et agressifs envers l'homme notamment en période de reproduction et de ponte, je me retrouvai nez à nez avec un groupe de ces cousins du canard au plumage marron et au long, très long bec noir sans oublier les griffes acérées de leurs pattes palmées. On est bien loin du gentil coin-coin de l'étang !

Je m'écartai à plus d'une vingtaine de mètres en effectuant des pas lents tout en évitant les gestes brusques.

Remarquant ma présence, les deux mâles se mirent en avant pour encercler la cellule familiale. Le tout accompagné de « longs cris », une série de « rires » stridents utilisés pour marquer son territoire. Considérée comme une intruse et un véritable danger, j'accélérai le pas tout en gardant un œil en biais sur le groupe. Les deux mâles enchaînèrent les cris discordants, forme d'alarme sonore annonçant une attaque. Je m'éloignai au plus vite en craignant le pire!

Puis...

Puis les cris cessèrent et la perspective d'une attaque fatale de labbes s'éloigna. La distance dut être jugée suffisante par les volatiles pour abaisser leur niveau d'alerte.

Ouf !! Soulagée, je pus enfin continuer ma route après cet énième coup de chaud (ou de froid).

28 mars 2018 – 15h20

Mes doigts de pied ne faisaient plus qu'un avec la glace. Les engelures s'accumulaient, mon visage était paralysé.

A bout de forces, je m'allongeai tremblotante sur le sol enneigé. Le blizzard se leva balayant tout espoir de résurrection. Jamais la station Mirny me sembla aussi loin. En situation d'hypoxie aiguë, je commençai à manquer d'oxygène et à suffoquer.

C'est alors que je remarquai un téléphone satellite Iridium installé sur la neige! Une présence irréaliste.

J'entendis la voix de Maman : « – Ma Robinson... ».

Avec le peu de forces me restant, je parvins à prendre le téléphone et à le poser près de mon oreille:

« – Maman, ta Robinson est toujours là !

– Je suis content de t'entendre! Je suis si fière de toi ! Tu as su mener ta vie comme tu l'entendais. Toujours obsédée par tes pôles ! Sinon, tu n'as besoin de rien ?

– En ce moment, je suis sur la glace. Tu comprendras donc que tout va bien pour moi.

– En effet. C'est comme ça que tu es heureuse. Je t'aime fort.

– Moi aussi, Maman. Ne t'en fais pas pour moi. Je ne fais plus qu'un avec l'Antarctique. »